
Emmanuelle DANBLON, *L'Homme rhétorique. Culture, raison, action*

Paris, Éd. Le Cerf, 2013, 226 pages

Céline Pieters



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/questionsdecommunication/9074>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.9074

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 août 2014

Pagination : 348-349

ISBN : 978-2-8143-0209-9

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Céline Pieters, « Emmanuelle DANBLON, *L'Homme rhétorique. Culture, raison, action* », *Questions de communication* [En ligne], 25 | 2014, mis en ligne le 01 juillet 2014, consulté le 01 décembre 2023.

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/9074> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.9074>



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

municipales de 2014, par la nomination au poste de Premier ministre d'un Manuel Valls campé de toutes parts et parfois loué pour son profil « bonapartiste » plaide à certains égards en ce sens.

Valérie Bonnet

LERASS, université Toulouse 3 – Paul Sabatier F-31000
valerie.bonnet@ut-tlse3.fr

Guy Lochard

CIM, université Paris 3-Sorbonne nouvelle, F-75213
guy.lochard@univ-paris3.fr

Emmanuelle DANBLON, *L'Homme rhétorique. Culture, raison, action.*

Paris, Éd. Le Cerf, 2013, 226 p.

Dans l'imaginaire collectif, la rhétorique se voit régulièrement associée à l'éloquence, aux figures de style, à la forme, autrement dit à une technique pour bien parler. Cependant, force est de constater qu'elle ne se résume pas à un ensemble de traits du *logos* à utiliser pour « faire joli », car la rhétorique entretient un rapport fondamental à la rationalité et ce, depuis ses origines. En effet, dès le moment où elle fut admise comme expression universelle d'un *logos* spontané, comme une discipline, un art à exercer et à transmettre, la rhétorique a ouvert le débat sur les critères de sa rationalité. C'est sans surprise qu'on apprend l'apparition des premières réductions de la raison accompagnées d'idées reçues à propos de l'art oratoire, qui se sont accumulées depuis le ^{vi} siècle jusqu'à nos jours. Et s'il subsiste une difficulté constante à donner sa juste place à la rhétorique dans notre société, c'est à l'ouvrage d'Emmanuelle Danblon qu'il faut se référer afin de pouvoir enfin l'apprécier pour ce qu'elle est, à savoir « une condition nécessaire de la raison humaine » (p. 11).

Par conséquent, suivre la trace de l'*homo rhetoricus*, c'est s'offrir une vision plus réaliste et plus cohérente de la raison, en questionnant les clichés et autres préjugés tenaces qui s'appliquent à la rhétorique. Il s'agit de s'écarter des deux versions caricaturales de la raison, véhiculées jusque dans nos sociétés modernes et qui se sont inévitablement transmises à notre conception du *logos*. Ainsi, loin d'Emmanuelle Danblon est l'idée « toute faite », soufflée par Platon, qui consiste à différencier la *bonne* rhétorique, en tant que reflet mathématique du réel, de la *mauvaise* rhétorique, sournoise et manipulatrice, car illusion de la réalité. En effet, c'est à partir de l'éclairage d'Aristote qu'il faut comprendre la vision de l'auteur dont le désir est de s'affranchir « d'une part de ceux qui réduisent leur

vision du monde à la biochimie et d'autre part, de ceux qui refusent de voir l'esprit à partir de sa matière » (p. 14). L'ambition est donc bien celle de reconnaître à l'art rhétorique un caractère spontané et naturel, tout en évitant l'écueil du réductionnisme.

Sans attendre et sans détour, nous accédons à ce point de vue dès le premier chapitre (« Comment tout a commencé », pp. 25-33) où il est question de comprendre comment et pourquoi l'homme fut conduit à créer une technique qui prolonge ses capacités naturelles liées au *logos*. En revenant sur les mécanismes de sa construction et l'origine des controverses qui se sont engagées à son propos, Emmanuelle Danblon donne à ses lecteurs l'occasion de se réconcilier avec cette raison rhétorique, qui est au cœur de l'identité de l'homme. Et si nous n'avons cessé de tenter de théoriser la rhétorique, l'auteure appelle précisément à ne pas l'envisager comme une théorie, mais comme un exercice d'artisan. Un artisan du *logos* qui pratique son art, exerce « son cœur intelligent, ses intuitions rationnelles, sa liberté d'esprit » (p. 192), ce qui fait de lui un membre de l'humanité. Ainsi peut-il renouer avec son aptitude à savoir *comment* agir et réagir face à un monde complexe qui sera toujours hors de sa « mesure ».

Une fois réconcilié avec la culture de l'homme rhétorique et tout ce qu'elle a de plus rationnel, on peut se lancer à la découverte de la deuxième partie de l'ouvrage (« Comment se pratique la rhétorique », pp. 69-190) qui, il faut le souligner, envisage de façon extrêmement limpide les différentes activités de notre quotidien qui sollicitent nos capacités rhétoriques. De fait, il s'agit de toutes les situations où nous désirons emporter l'adhésion, et celles-ci ne sont pas moins nombreuses qu'importantes. En effet, une société ne peut ni se construire, ni survivre sans produire des jugements qui organiseront sa justice, sans prendre de décisions qui commanderont l'action politique, sans discours qui célébreront ses héros et dénonceront ses traîtres... Cet ensemble de pratiques est le propre de la culture de l'homme rhétorique. Dès lors, il ne peut persister aucun doute sur les fonctions de cette technique qui prolonge une faculté universelle semblablement à « un outil qui décuple la force et l'agilité d'une main » (p. 21).

Comme exposé dans un point de l'ouvrage en particulier, la rhétorique, en outil précieux et utile, permet par exemple à l'homme de *savoir* décider (pp. 148-169). Et, tout en admettant le « bon choix » comme le produit d'une délibération collective réalisée par l'échange d'arguments, la faculté de *savoir* prendre la « bonne

décision » peut définitivement être exercée. Pour cela, comme Aristote, l'auteure envisage « la nature, l'étude et l'exercice » afin de permettre de devenir cet humain capable et habile. De fait, c'est en s'exerçant à l'art rhétorique et en procédant par essais et par erreurs, que l'homme, le citoyen, développera peu à peu sa disposition à faire le « bon choix ». Pour celui-ci, cela aura pour conséquence de ne pas se paralyser au nom de la prudence, mais bien d'apprendre à se faire confiance. La raison pratique est alors une condition pour « bien » décider, car c'est précisément l'épreuve d'une pensée en action qui permettra d'apprivoiser une incertitude toujours présente.

Enfin, en guise de conclusion (pp. 191-214), Emmanuelle Danblon reprend les termes du défi annoncé en début d'ouvrage. De fait, nous sommes confrontés à cette idée d'un *logos* qui fait de l'homme un humain, c'est-à-dire qui ne représente pas seulement ce qui lui est propre, mais qui est aussi une condition pour le devenir et le rester. Dans cette dernière partie, l'auteure explique donc tout l'intérêt qu'il y a à découvrir comment utiliser les outils de notre raison humaine.

Pour finir, je tiens à louer la structure manifeste avec laquelle l'ensemble de l'ouvrage est régi. Ainsi organisé, il apporte la clarté et le concret des propos sans pour autant se priver de la fluidité nécessaire à une lecture captivante. Passionnant, l'ouvrage l'est d'autant plus qu'il nous confronte à notre propre courage, car alors que nous progressons au fil de la pensée de son auteure, il est impossible d'échapper à un face à face lucide avec des conceptions rassurantes mais erronées de la raison humaine. Et cela tombe bien. Comme le suggère Emmanuelle Danblon, le temps est arrivé de « se comporter en humain devant un vieux monde fatigué et orphelin de tout guide » (p. 13). Certes, le pari de l'ouvrage peut paraître idéaliste tandis que la pratique de la rhétorique fait entendre sa capacité d'offrir à l'homme une possibilité d'acquiescer une confiance en lui, dans un monde incertain. Mais l'art rhétorique comme compétence humaine et utile à une société commune suggère simplement de renouer avec le bon sens ; ce *sens commun* auquel se réfère si souvent Aristote. Nous sommes donc désormais invités à appréhender l'incertitude sans laisser place au désenchantement, par la pratique d'un modèle rhétorique qui, comme le dit un proverbe chinois, préfère *brandir une bougie plutôt que de maudire les ténébres*.

Céline Pieters

Université libre de Bruxelles, B-1050
cepieter@ulb.ac.be

Claire DESPIERRES, Mustapha KRAZEM, éd., *Quand les genres de discours provoquent la grammaire... et réciproquement*.

Limoges, Lambert-Lucas, 2012, 240 p.

La notion de genre de discours a donné lieu à des prises en charge théoriques variables, voire divergentes, et rares sont les disciplines des sciences humaines à n'y avoir pas recouru. C'est aussi une question longuement débattue en théorie littéraire, alors qu'en linguistique, elle fut jugée, durant une bonne partie du siècle dernier, comme dénuée de sens. Évoquer la question du genre, c'est nécessairement s'installer dans la pluralité des disciplines et des points de vue. En sciences du langage, la notion est floue et instable, et soulève encore de nombreuses difficultés théoriques et épistémologiques dans des domaines aussi variés que l'analyse du discours, la sémiotique, la psychologie du langage, la pragmatique, la sociolinguistique et la didactique. Différents paliers de la textualité sont convoqués pour explorer l'impact des genres sur les textes : l'ancrage social, les régularités syntaxiques, énonciatives et stylistiques, les marqueurs discursifs et lexicaux, les caractéristiques compositionnelles, les contraintes situationnelles, etc. C'est à partir et autour des questions de grammaire que les auteurs de *Quand les genres de discours provoquent la grammaire... et réciproquement* ont choisi d'étudier la catégorie du genre. L'angle d'attaque est précisé par les éditeurs dans la présentation du livre : « Certes, depuis un demi-siècle que la linguistique s'intéresse – de façon croissante – aux genres de discours comme objets d'étude, le rôle central constructeur, de la perception grammaticale intuitive que les locuteurs ont de ces productions de langage marquées par l'usage social ou communicationnel n'avait pas échappé aux chercheurs. Pourtant, la dimension grammaticale ne semble pas avoir été la plus étudiée, et peu de théories se réclamant d'un champ de la grammaire en ont fait un pilier théorique. Si l'articulation entre genres de discours et faits de grammaire est si peu évoquée, c'est sans doute parce que ces derniers sont souvent perçus d'emblée comme les indicateurs stables d'identification des premiers » (p. 7). Sans prétendre rendre compte, dans cette note de lecture, de manière exhaustive de toute la richesse de cet opus, nous nous contenterons de résumer les grandes lignes de chaque contribution avant de faire une remarque conclusive sur ce que les rapports entre grammaire et genre engagent comme autre type de relations.

Après une présentation, par les éditeurs, de la thématique de l'ensemble du livre et des genres de discours retenus, Jean-Michel Adam (pp. 9-26) ouvre l'opus avec une contribution intitulée « Grammaire,